(R)évolutions des femmes dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall

Assane Ndiaye

Université Assane-Seck-de-Ziguinchor (Sénégal),
Département de lettres modernes

ndjayass@gmail.com

Résumé : Lorsque certains romanciers font une peinture caricaturale de la femme, d'autres décident de rester réalistes en présentant la femme selon une logique évolutive. De plus en plus, la gent féminine veut se faire entendre et se fait entendre grâce à la plume d'écrivains engagés comme la romancière sénégalaise Aminata Sow Fall. Chez elle, l'évolution de la femme est une révolution. En fait, sensible aux conditions de vie de ses sœurs, l'écrivaine profite de ses œuvres romanesques afin de révéler les transformations qui s'opèrent au sein de sa société sénégalaise, entraînant par la même occasion l'évolution des mentalités.

Mots-clés : Aminata Sow Fall, condition, évolution, femme, révolution, pouvoir.

Introduction

Les mouvements de lutte pour l'épanouissement de la femme sont de plus en plus nombreux et forts. Dans tous les domaines, s'expriment des voix afin de réclamer plus d'attention à l'égard des conditions de vie de la gent féminine. Cette tendance n'échappe pas à la littérature africaine. D'éminentes écrivaines comme Awa Keita, Mariama Bâ, Calixthe Beyala ou Aminata Sow Fall ont profité de leurs œuvres pour appeler au respect des droits des femmes. À présent, elles tiennent à se soulever afin d'exiger plus de considération. En plus de vouloir faire partie des grandes instances de décisions, elles sont plus que jamais puissantes. C'est probablement dans cette logique qu'Adrien Huannou précise : « La femme révoltée a pris conscience de ce que l'homme outrepasse ses droits et foule au pied ceux de la femme [...]. Sa révolte est, elle-même, l'expression des revendications féministes. » (Adrien Huannou : 1999, 100.) À en croire Huannou, la rébellion féminine est encouragée par une envie d'être libre et ce grâce à une maturité acquise. En fait, la femme se rend compte de sa situation de victime de lois socio-politiques. Cette révolte coïncide avec l'évolution de la mentalité féminine. Voilà pourquoi nous comptons nous intéresser à l'émergence des femmes

dans les romans d'Aminata Sow Fall. Intervenant d'ailleurs dans ce lancinant débat, la romancière sénégalaise laisse entendre : « Mais le monde a évolué et les femmes peuvent maintenant exercer leur rôle d'être humain à part entière. [...] Pourquoi ne s'est-on pas demandé comment la femme a résisté malgré toutes les brimades qu'elle a subies dans l'histoire de l'humanité. » (Médoune Guèye : 2005, 181-182.)

Il est évident qu'Aminata Sow Fall reconnaît, dès le début de ses propos, l'émergence de la femme. Cette dernière a combattu pour l'évolution de ses conditions d'existence. Désormais, elle peut jouir pleinement de tous ses droits en tant qu'être humain. La romancière tient à ce que ceux-ci soient respectés car la femme mérite cette considération. Assez résistante, elle parvient à s'imposer. Conscientes alors de leur puissance progressive, les femmes entendent réclamer la place qui leur revient. Pour traduire l'expression littéraire de ces réels changements, notre article s'attachera à montrer que les personnages féminins de l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall se servent de deux pouvoirs : le corps et le savoir.

1 Le corps : une arme redoutable

Dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall, certaines femmes n'hésitent pas à utiliser leur corps pour contester l'autorité masculine. Elles ne militent certes dans aucune association féminine ou féministe, mais se révoltent en refusant aux hommes leurs désirs charnels. Les femmes qui nous intéresserons ici sont toutes des épouses.

1.1 Maam Yaay : la contestation du lévirat

D'abord, il y a une femme dont l'esprit de contestation interpelle le lecteur des *Festins de la détresse* : la mère de Maar. En effet, la grand-mère du héros apparaît telle une des figures emblématiques de la lutte pour le changement des conditions féminines dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall. Ayant perdu son mari, elle s'oppose catégoriquement à un vieux principe social qui contraignait la veuve à épouser le petit ou le grand frère de son défunt époux. Dès lors, la grand-mère de Gora, ainsi que le rappelle le père du héros, devient une sorte d'icône de la révolution. En remettant en cause [1] certaines règles sociales, pourtant bien partagées au sein de la communauté africaine, elle reste un exemple de femme épanouie dont la bravoure éblouit. Elle veut se libérer de tout carcan social qui empêcherait à la gent féminine de pouvoir contester les conditions qui leur sont imposées.

De ce fait, consciente qu'elle vit au sein d'une société où la femme n'a pas le droit de dire non publiquement, Maam Yaay se prépare afin de faire face aux conséquences. En réalité, les femmes qui osent remettre en cause les lois déclinées par les hommes sont victimes de calomnie, de bannissement. C'est pourquoi nombreuses sont celles qui acceptent de se taire pour espérer échapper aux critiques, aux déconsidérations. Peu sont celles qui ont l'audace de s'insurger contre les décisions des hommes. D'ailleurs, toute femme qui réfute celles-ci risque d'être repoussée définitivement par sa propre famille. C'est pourquoi cette dame peut être considérée comme une figure de la révolte

1. Réfléchissant sur la nécessité de l'esprit rebelle de la femme, Viviane Gbadoua Uetto laisse entendre : « N'est-il pas nécessaire d'être dotée d'un tempérament fort pour oser subvertir les lois aussi séculaires d'un monde patriarcal dont les gardiens n'hésitent pas à user de toutes les ressources disponibles pour assurer sa survie et sa pérennisation ? » (Viviane Gbadoua Uetto : 2013, 249-250.)

féminine dans *Festins de la détresse*. Son image reste frappante dans le sens où elle apparaît comme le seul personnage féminin des *Festins de la détresse* dont la détermination, l'engagement s'inscrit dans le sillage de la révolution. Afin de donner un sens à cette forme de lutte, la précision est apportée par une voix masculine. Séduit et surpris par le courage de sa mère, Maar ne peut manquer de le révéler à ses enfants :

> Maintenant que vous êtes grands, vous devez le savoir. Les choses n'ont jamais été simples, entre ma mère et la famille de mon père. Ils étaient tous des cousins. À la mort de mon père, un de mes oncles avait voulu « hériter » ma mère. C'était la coutume, mais ma mère avait fermement refusé cette union. La famille n'avait pas apprécié cette attitude qui ressemblait à une rébellion et menaçait les fondements d'une société [...]. (Aminata Sow Fall : 2005, 89.)

Il est évident que l'attitude de la dame est si étrange que Maar ne décide d'en parler à ses fils que lorsqu'ils sont devenus grands. En réalité, ils sont assez préparés pour pouvoir comprendre certaines choses. Quand la grand-mère de Biram choisit de refuser un principe coutumier, elle s'érige au même moment contre les lois établies par les hommes. Sa rébellion paraît légendaire puisque dans une société où les femmes n'ont pratiquement pas le droit à la parole, toute contestation féminine serait mal comprise. Par cette révolte, la mère de Maar encourage toutes ses semblables à oser refuser toute soumission. Il est temps pour elle et ses sœurs de faire le choix de vie qui leur convient et de ne plus être contraintes à accepter malgré elles l'ukase masculin.

De plus, on a l'impression qu'il existe désormais un changement de rôle dans les responsabilités conjugales. En effet, l'inversion des tâches reste effective et apparaît comme un signe d'évolution. Elle n'est pas certes décrétée, mais elle est appliquée et certains conjoints sont contraints de l'assumer. Le mari de Salla Niang de *La Grève des Bàttu*, par exemple, ne conteste aucunement le fait que son épouse décide de l'organisation de la maison. Salla, sans la réclamer, a le contrôle du foyer aux dépens de son mari. Cet avantage elle le doit à ses atouts féminins. Elle satisfait pleinement les envies sexuelles de son époux et achète son silence. Se servant de son corps, elle arrive à décider à la place de son époux. Analysant une telle situation, Odile Cazenave affirme :

> Le fait de placer l'homme africain dans une position [...] et de lui donner un statut de marginal [...] permet à l'auteur d'illustrer la fragilité de l'homme. [...] Inversement, l'homme est accepté en tant que compagnon dont les souffrances sont reconnues comme telles. L'homme se dévoile ainsi dans toute l'ampleur de sa vulnérabilité. (Odile Cazenave : 1996, 240-241.)

La faiblesse de l'homme est mise au vu et au su de tout le monde. En montrant le genre masculin dans ces situations, l'écrivain serait animé d'un seul désir : prouver qu'il est possible de remettre en cause la puissance de la gent masculine. Il s'agit là d'une volonté de se venger d'une logique longtemps acceptée. En attestant que l'homme peut être aussi fragile que la femme, l'auteur, en plus de vouloir prendre une revanche, le met dans une situation confuse. Ainsi, il peut souffrir, se morfondre,

vivre tout ce qu'il ferait subir à la femme. En mettant dans une position de disgrâce l'homme, la femme se révolte afin de réconforter toutes ses sœurs qui souffrent à cause du manque d'empathie de leur époux.

1.2 Coura : le rejet du lit conjugal

Ensuite, dans *L'Ex-père de la nation* il est une femme dont la détermination reste remarquable. C'est Coura, la première épouse du Président de la République. En effet, la rivale de Yandé apparaît comme une rebelle. Sa rébellion commence au lendemain du second mariage de son mari. Se sentant trahie par Madiama, Coura décide de refuser à son époux tout devoir conjugal. Elle décide de rester dans le foyer afin d'accomplir ses tâches de ménagère mais dit ne plus être dans les dispositions de satisfaire les appétits sexuels de son homme. Respectant la volonté de Coumba Dado Sadio, sa belle-mère, elle entend rester dans l'union malgré les divergences conjugales et sa haine. Jugeant son mari égoïste, Coura n'entend pas céder aux principes de Madiama. Elle s'oppose d'ailleurs aux envies charnelles de celui-ci. Coura tient à ne plus accomplir ses devoirs d'épouse, à ne plus être « le lieu du repos du guerrier » (Joseph Ndinda : 2002, 48). Vertement, elle le fait savoir à Madiama :

> Et moi je serai dorénavant la femme que le destin et la volonté de mes ancêtres t'ont collée pour la vie… Comme ils l'ont voulu, je serai toujours à tes côtés. Mais sans plus. Sans plus, car je ne serai plus ta femme. Comprends que je ne verrai plus en toi le mâle. […] Je jure au nom de Dieu, que pour toi, je ne serai plus une femme parce que, par ma propre volonté, je me fais dès aujourd'hui la réincarnation de ta mère, ma tante Coumba Sadio Dado. Si tu cherchais en moi la femme, sache que c'est ta mère Coumba Dado que tu chercherais et alors, honte, sacrilèges, malheur ! (Aminata Sow Fall : 1987, 58.)

La déclaration de Coura est certes courageuse, mais elle est plus que rageuse. En fait, quand elle fait entendre à son mari qu'elle ne sera plus sa femme, elle exprime du coup sa volonté de ne plus se soumettre à Madiama. Elle conteste même la masculinité de son mari non pas parce qu'il n'est pas virile mais qu'à ses yeux il n'est plus possible qu'elle se donne à lui. L'audace de cette femme atteint son paroxysme lorsqu'elle se considère comme la génitrice de son époux. Coura se passe de toute satisfaction sexuelle de Madiama. En écartant toute envie sexuelle de ce dernier, elle conteste par la même occasion la maternité. Elle n'est plus disposée à tomber enceinte. La grossesse apparaît alors comme une sorte de fardeau qui contraint la liberté de la femme et qui risque de lui rappeler perpétuellement sa souffrance.

Dès lors, Coura entend, par sa surprenante décision, mettre définitivement fin à ses malheurs. Pour cette raison, elle ne trouve qu'une solution pertinente : refuser à son mari toute jouissance sexuelle. Un tel procédé paraît efficace car en contrôlant les plaisirs de son époux la femme contrôle l'autorité masculine. Par sa stratégie, cette femme met en prison son époux et exige une évolution dans les rapports conjugaux. On assiste alors à un renversement de situation. Sans se lamenter ou se battre, Coura a désormais acquis le pouvoir. Il convient de ce fait d'admettre que le corps féminin est un important atout pour la lutte de l'émancipation.

Finalement, il apparaît que ces femmes mènent une « guerre du sexe » pour se révolter. Ce fait de refuser aux maris tout attachement charnel consacre leur victoire. Généralement, c'est dans l'optique de contester certains comportements liés aux institutions matrimoniales. Aussi est-il des personnages féminins, jeunes, qui cherchent à changer les mentalités.

2 Le savoir : un pouvoir fatal

Il est évident que le mouvement de revendication mené par les femmes se veut une action d'éveil et de veille. Ainsi, les jeunes intellectuelles perpétuent le combat allant dans le sens de l'évolution des mentalités. Analysant d'ailleurs les raisons de cette décrispation Télesphore Mba Bizo soutient : « Il y a d'abord l'audace des actrices sociales [...]. » (Olivier Barlet *et al.*, 2009, 51.) Cette élite nouvelle, au-delà de sa volonté de faire reconnaître les droits des femmes, entend apporter sa contribution pour une société égalitaire.

Dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall, il est des filles qui militent bien pour l'épanouissement de la gent féminine. Jeunes et formées, elles constituent les armes fatales de la lutte pour l'émancipation. À cet effet, nous nous intéresserons à des filles telles que Raabi, Naarou.

2.1 Raabi : l'étudiante libre

Raabi est le prototype de la jeune fille évoluée. Fille aînée du couple Mour-Lolli, Raabi est une étudiante en sciences juridiques. Ce choix de la romancière n'est pas fortuit. C'est probablement dans cette lancée que Lilia Labidi affirme : « En mettant en scène une femme intellectuelle, [...] Aminata Sow Fall veut explorer les ressources qu'ont ces femmes éduquées à apporter une réponse à la société quant à leurs choix. » (Lilia Labidi, 2003, 36.)

Cette posture fait de ce personnage de *La Grève des Bàttu* une révolutionnaire, une fille qui veut changer certaines conditions de la femme. Elle n'hésite pas à s'immiscer dans le ménage de sa mère en lui demandant de contester l'« instinct polygame » de son père. Elle pense d'ailleurs qu'« on devrait supprimer la polygamie ; c'est une pratique qui ne se justifie plus de nos jours » (Aminata Sow Fall, 1979, 43). En développant ce genre d'idées, ce personnage annonce les couleurs de la révolution audacieuse. D'ailleurs, Raabi ne dégage aucune féminité [2]. C'est en ces termes qu'elle est d'ailleurs présentée dans le roman :

> Lolli se demande parfois avec inquiétude comment sa fille pourra s'accommoder d'un mari. Pas belle, visage ovale et sec, mâchoires proéminentes, petits yeux au regard dur ; une mise toujours stricte ; pas de fard, pas de bijoux inutiles [...]. Les futilités de la vie ne l'ont jamais intéressée ; toujours à ses livres ; des discussions interminables avec les copains sur

2. La personnalité de Raabi impressionne tout lecteur de *La Grève des bàttu*. Pierrette Herberger-Fofana ne manque pas de préciser à son égard : « C'est d'ailleurs la seule femme qui frappe par son manque d'élégance. [...] La romancière tombe dans l'un des clichés qui caractérise les intellectuelles : elles ont la tendance de se masculiniser. C'est comme si leurs idées progressistes étouffaient en elle toute féminité et goût. » (Pierrette Herzberger-Fofana : 2000, 184.)

> les grands problèmes qui agitent le monde [...]. (Aminata Sow Fall, 1979, 48.)

Raabi se moquerait de l'institution matrimoniale. Déçue probablement par la vie conjugale de sa mère, elle préférerait ne pas connaître les délices du mariage. Ce refus est d'autant plus aigu qu'elle se soucie peu de toute allure féminine, de tout charme. La narratrice fait d'elle l'archétype de l'intellectuelle épanouie qui se passerait de l'homme. Sa simplicité dans la mise révèle à bien des égards son désintérêt aux choses de la vie. De ce fait, contrairement aux filles de son âge qui se font constamment belles et désirables, Raabi ne prête pas attention à ce qui peut pousser un homme à s'intéresser à elle. Elle tue le culte de l'élégance féminine.

Une telle apparence fait d'elle une fille sans féminité. C'est bien cette réalité qui inquiète sa mère. Effectivement, elle est consciente que sa fille n'a aucune chance pour séduire les hommes. Ce risque de demeurer célibataire voire indésirable ne dérange aucunement le personnage. Au contraire, elle croit à ses idées progressistes et tient à ce que les habitudes changent. C'est probablement pour cette raison qu'elle ne s'intéresse pas à ce qu'une fille de son époque pourrait aimer. L'aînée de Mour n'est attirée que par des préoccupations initialement réservées aux garçons de sa génération comme les débats politiques, les questions de développement, la condition de la femme, les faits divers...

De ce fait, elle conteste toute idée de devenir femme au foyer. Avec cette position révolutionnaire, elle remet en cause le mariage. Il n'est pas étonnant alors qu'elle demande à sa mère de quitter son père qui vient d'épouser une seconde épouse. En choisissant ce type de personnage, la romancière met en exergue la psychologie de toutes ces femmes, instruites, qui ambitionnent d'occuper les mêmes postes de responsabilité que les hommes, quitte à dévaloriser l'institution du mariage. Instruite, l'esprit révolutionnaire, Raabi est une jeune étudiante qui milite pour l'évolution de la condition féminine. Elle entend prendre la parole et exposer ouvertement et sans ambages ses opinions quant à la liberté de la femme.

2.2 Naarou : l'esclave instruite

De plus, il est dans *Le Jujubier du patriarche*, une autre jeune fille qui tient à accomplir la même mission qu'est de lutter dans l'optique de libérer toutes les femmes. En réalité, à l'image de nombreuses intellectuelles, Naarou apparaît comme une battante, une fille qui ne veut pas être victime de préjugés sociaux. Descendante d'esclaves, la fille adoptive de Tacko et de Yelli n'entend pas demeurer victime de son passé. Dans la société sénégalaise, il existe toujours ce phénomène social qui consiste à mépriser les gens qui sont de classe sociale ou d'ethnie différente. Instruite, son parcours scolaire lui donne la possibilité de remettre en cause des pratiques injustes de la société. Refusant de tomber dans les considérations de castes, elle a su tôt lutter pour son indépendance sociale.

Consciente du poids de la société qui l'écrase eu égard à son rang, Naarou se bat constamment afin de se libérer. Elle finit d'ailleurs par réussir son combat. C'est toute la pertinence de l'avis de Marie-Madeleine Million-Lajoinie. Elle estime qu'il

faut « se poser pour exister, s'imposer dans diverses positions, professionnelles ou familiales, dans des situations diverses [...] : construire son identité de femme » (Marie-Madeleine Million-Lajoinie : 2004, 131). Il est clair que pour l'essayiste la révolution est une obligation. Elle seule peut assurer à ses sœurs le pouvoir.

En réalité, « celle que tout le monde congratulait pour le respect qu'elle vouait à ses parents pour son ardeur au travail, pour sa gentillesse, bref, pour sa bonne éducation » (Aminata Sow Fall, 1993, 42-43) devient une véritable guerrière. En raison de ce que les gens de son sang vivent au sein d'une communauté où les hommes sont attentifs quant à l'appartenance sociale, son courage ne peut que surprendre. Cette détermination de contester toute idée fataliste, de changer les préjugés sociaux séduit Éloïse Brezault. À ce propos, elle atteste : « Dans *Le Jujubier du patriarche*, Naarou est la personne la plus épanouie, elle n'a jamais eu de doute sur sa personnalité, sur ce qu'elle veut. C'est une femme accomplie [...]. » (Éloïse Brezault : 2010, 326.)

Cette forte personnalité la mène à se révolter. Quand Tacko, sa mère adoptive, l'humilie devant Yelli en lui rappelant ses origines griottes, Naarou n'hésite pas à prendre sa revanche lorsque la situation se présente. Publiquement, la jeune fille émancipée, décidée à prouver sa maturité et son indépendance, affronte Tacko. Le passage qui suit est assez révélateur en ce sens :

> Convaincue de la vérité du proverbe : « *tontu du forox*[3] » [mis en relief dans le texte original], elle attendait l'occasion en fredonnant sa chanson, nuit et jour. La Providence la lui offrit avec la mort de Macadou et les funérailles grandioses qui mobilisèrent une foule très dense venue des quatre coins du pays. Comme ces cérémonies sont devenues le théâtre naturel des règlements de compte où les protagonistes se lancent des flèches empoisonnées à travers un discours apparemment anodin mais suffisamment limpide pour que chacun puisse saisir le message et identifier la victime du jour, Naarou profita de l'instant [...]. (Aminata Sow Fall : 1993, 73-74.)

La lutte pour l'émancipation que mène Naarou est on ne peut plus spécifique. Sa bataille n'est pas contre les hommes mais plutôt contre certaines lois sociales. En effet, elle veut se libérer des contraintes sociales qui obligent certains groupes à penser qu'ils sont supérieurs aux autres. De ce fait, il existe une injustice pouvant détruire des liens sociaux. En affrontant frontalement Tacko, Naarou veut profiter de l'occasion afin de plaider pour plus de considération à l'égard des gens de sa caste. Fort de l'idée tant partagée selon laquelle les hommes naissent égaux, elle tient à prouver qu'il n'est pas de fatalité par naissance. La liberté, le respect et l'estime se méritent. En fait, au-delà de Tacko, ce sont toutes les personnes qui développent des idées ségrégationnistes qui sont raillées.

Le combat de Naarou n'est pas personnel. En sa qualité d'intellectuelle, elle a une mission universelle qu'elle tient à mener. Elle veut libérer toutes les personnes qui souffrent d'injustices sociales, d'humiliations à cause de l'ignorance. Aussi prouve-t-elle que c'est une battante. Le discrédit et le manque de considération de la société ne

3. Proverbe wolof traduit par l'auteure elle-même en note de bas de page dans ladite œuvre en ces termes : « La réplique ne pourrit pas (on peut prendre tout son temps pour répliquer). »

l'ébranlent pas. Son courage et son savoir lui permettent de s'imposer. Naarou séduit grâce à son audace. En un mot, les jeunes filles se servent convenablement de leur pouvoir fatal qu'est leur savoir afin de proposer des idées novatrices. Elles tiennent à faire évoluer les mentalités en déconstruisant l'ordre social préétabli.

Conclusion

En un mot, il est aisé de constater que la révolution des femmes dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall coïncide avec leur évolution. Dans leur volonté de changer positivement leurs conditions d'existence, elles apprennent à dire non et à réclamer plus de droits. La gent féminine est prête à se libérer des chaînes du mépris. Les femmes plus âgées se servent de leur corps pour défier l'autorité masculine, les plus jeunes cherchent à décréter la mort du déséquilibre social grâce à des positions révolutionnaires. Le combat de toutes ces femmes consiste dans l'effort pour émerger, dans une société hautement masculinisée.

Bibliographie

Brezault, Éloïse, 2010, *Afrique. Paroles d'écrivains*, Montréal, Mémoire d'encrier.

Cazenave, Odile, 1996, *Femmes rebelles : naissances d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan.

Fall, Aminata Sow, 1979, *La Grève des bàttu*, Dakar, NEAS.

Fall, Aminata Sow, 1987, *L'Ex-Père de la nation*, Paris, L'Harmattan.

Fall, Aminata Sow, 1993, *Le Jujubier du patriarche*, Dakar, CAEC-Éditions KHOUDIA.

Fall, Aminata Sow, 2005, *Festins de la détresse*, Lausanne, Éditions d'en bas.

Gueye, Médoune, 2005, *Aminata Sow Fall. Oralité et société dans l'œuvre romanesque*, Paris, L'Harmattan.

Herzberger-Fofana, Pierrette, 2000, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire. Suivi d'un Dictionnaire des romancières*, Paris, L'Harmattan.

Huannou, Adrien, 1999, *Le roman féminin en Afrique de l'Ouest*, Paris-Cotonou-Bénin, L'Harmattan / Éditions du Flamboyant.

Labidi, Lilia, 2003, *Romancières sénégalaises à la rencontre de leur temps,* Tunis, Éditions Sahar.

Mba Bizo, Télesphore, 2009, « Cameroun : simulacre d'émasculation du pouvoir par les femmes », *Féminisme(s) en Afrique et dans la diaspora,* Paris, L'Harmattan.

Million-Lajoinie, Marie-Madeleine, 2004, *Écrire sur soi entre femmes*, Paris, L'Harmattan.

Ndinda, Joseph, 2002, *Révolutions et femmes en révolution dans le roman africain francophone au sud du Sahara*, Paris, L'Harmattan.

Uetto, Viviane Gbadoua, 2013, *Littérature féminine ivoirienne : une écriture plurielle*, Paris, L'Harmattan.